

Grotesque et burlesque

François Désalliers, *Amour et pince-monseigneur*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1999, 264 p., 22,95 \$

François Désalliers, *Des steaks pour les élèves*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 358 p., 24,95 \$.

Raymond Lévesque, *Le petit Lalonde*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 152 p., 15,95 \$

Jean-François Somain, *La naissance du monde*, Montréal, Pierre Tisseyre, 2000, 272 p., 24,95 \$.

Hugues Corriveau

Number 101, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2001). Review of [Grotesque et burlesque / François Désalliers, *Amour et pince-monseigneur*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1999, 264 p., 22,95 \$ / François Désalliers, *Des steaks pour les élèves*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 358 p., 24,95 \$. / Raymond Lévesque, *Le petit Lalonde*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 152 p., 15,95 \$ / Jean-François Somain, *La naissance du monde*, Montréal, Pierre Tisseyre, 2000, 272 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

François Désalliers, *Amour et pince-monseigneur*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1999, 264 p., 22,95 \$.
 François Désalliers, *Des steaks pour les élèves*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 358 p., 24,95 \$.
 Raymond Lévesque, *Le petit Lalonde*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 152 p., 15,95 \$.
 Jean-François Somain, *La naissance du monde*, Montréal, Pierre Tisseyre, 2000, 272 p., 24,95 \$.

ROMAN
Hugues Corriveau

Grotesque et burlesque

Trois romanciers ont décidé de faire sauter les règles du vraisemblable et rient diversement devant la déchéance du monde.



L'AN DERNIER, FRANÇOIS DÉSALLIERS publiait un court roman savoureux et sans prétention, mais surtout improbable et facétieux. Un garçon, commis de dépanneur durant la nuit, fait la connaissance de Nicole. Il en tombe amoureux. Ils s'aimeront, comme de raison. Philippe, c'est ainsi qu'il se nomme, aime son oncle Momo avec qui il va voir des matchs de base-ball. Or, il retrouve son mononcle assassiné, à l'aide d'une pince-monseigneur (de là le titre... et convenons que monsieur Désalliers n'a pas le don des titres simples), devant sa porte, un soir en rentrant avec sa blonde Nicole. Pourront-ils rester insensibles à cet invraisemblable assassinat ? Non ! Il faut faire enquête.

Petites amours et petits meurtres



Alors, l'histoire dérape, et adieu la logique. On passe par la Trappe d'Oka, on perd son emploi, on se fait engager dans une librairie grâce au conseil d'un personnage louche venu se réfugier chez les pères trapapistes, on surveille un méchant concierge, on retrouve un libraire en sang dans son commerce, le louche personnage assassiné dans l'arrière-boutique, des vêtements sanglants, des riens qui font parfois des romans policiers mais qui, ici, donnent des allures rocambolesques à cette double histoire de meurtre et d'amour. Ce roman a justement le défaut de chevaucher deux lieux,

deux manières. D'une part, le roman d'amour est naïvement touchant, presque parfait dans un roman pour adolescents, mais, d'autre part, le roman policier cherche à s'ouvrir sur une vision sociale qui ne lui sied guère. L'intérêt de ce livre, c'est de nous faire découvrir un auteur, sans doute encore brouillon, mais qui déborde d'imagination, ce qui n'est pas courant. Peut-être devrait-il mettre un peu la bride et chercher à mieux resserrer, structurer ses histoires. Mais bon, ne chicanons pas. C'est parfois drôle, mais c'est surtout joli.

Un roman sauté

Cette année, et déjà, François Désalliers récidive avec *Des steaks pour les élèves*. La quatrième de couverture ne dit rien de moins que ceci : « Voici peut-être le "grand roman" que nous attendions sur l'école, l'enseignement, les professeurs, les élèves. » Eh bien, non ! Non pas que cette proposition soit totalement fautive, mais elle est trop sérieuse et donne à penser ce que le produit n'est pas.

Nous avons en main un roman « sauté » (pour le moins) sur les vicissitudes de l'enseignement du théâtre dans une école secondaire, toute privée soit-elle. Le moindre détail y est exacerbé. Sauf Clarence et son épouse Pénélope, le monde est un peu cinglé là-dedans. Et c'est tellement outrancier que c'est là que le bât blesse. Il aurait peut-être

mieux valu diminuer un peu la dose et circonvenir de façon plus orthodoxe ce monde que visiblement l'auteur cherchait à montrer. Nous rencontrons une directrice qui se nomme Tigre (et qui semble être plus animale qu'humaine, elle qui, à la fin du roman, marchera sur les murs et au plafond à l'aide de crochets posés à cet effet) ; des collègues incongrus (dont l'un se soûle de concert avec le personnage principal dans des voûtes secrètes où sont emmagasinées des bouteilles de vin plus ou moins ordinaires mais qui ravissent les héros, eux qui, soit dit en passant, se soûlent d'un brezel, comme on dit, une bouteille leur suffisant pour être presque grabataires) ; une Anglaise sensuelle qui fera la conquête de Clarence ; et des élèves ! Des élèves, il faut le dire vite car, le but de ce roman étant indéniablement de jouer de la satire la plus virulente, ils sont rien de moins que démoniaques, surtout une dénommée Tête-Bêche Chagrin (qu'ont donc les auteurs à tomber ainsi dans l'infantilisme ?) dont le père s'appelle Bêche-Tête (bon, on a compris !). L'outrance avec laquelle Désalliers traite de la difficulté de l'enseignement fait que le lecteur se trouve en porte-à-faux, à savoir qu'il admire d'un côté l'effervescente imagination de l'auteur (qui poursuit sur la lancée qu'il avait déjà fait sien dans son premier roman), mais qu'il trouve les débordements à ce point farfelus qu'il en devient vite étourdi — déchiré qu'il est entre le roman réaliste racontant la vie familiale et adultère de Clarence, et le roman parfaitement débridé dans lequel il assiste aux méfaits de la Tête-Bêche, aux atterroissements du héros, aux préparatifs qui n'en finissent pas des spectacles de fin d'année, aux bombes, incendies, coups de feu et aux strip-teases de l'ado malfaisante. Bref, nous lisons un roman rempli de talent, qui va n'importe où, qui est mal structuré, et surtout qui ne sait pas centrer son propos, mais un roman qui prouve hors de tout doute que nous sommes en présence d'un véritable écrivain qui porte un monde bien original et qui étonnera dans un proche avenir.

Du burlesque et de la vulgarité

Que vient faire Raymond Lévesque dans cette galère ? Je voudrais bien ici souligner l'estime que je porte au chansonnier, au nationaliste, au porte-parole. Mais hélas ! Trois fois hélas ! Son *Petit Lalonde* me fait mal au cœur. C'est d'une telle vulgarité, d'une telle ineptie, d'une telle indigence que j'en suis resté, page après page, absolument pantois. Car il y a bien là un art de raconter. C'est indéniable. Plein de rebondissements, ce roman passe d'une scène à l'autre sans prendre le temps de respirer, en sautant du coq à l'âne, comme si la survie même du romancier en dépendait. Mais cela ne fait pas un bon roman. Même si nous savons bien que le réalisme ici a foutu le camp. Qu'en est-il ? Un enfant prodige, petit chanteur à la voix d'or, va, comme il se doit pour qu'il y ait péripéties, être exploité jusqu'à l'os. D'abord, par son propre père (pauvre « Petit Aurore »), mais aussi par les méchants imprésarios. Et c'est à ce moment que ça commence à se gâter :

C'est ce qui devait arriver au petit Lalonde. Il signa avec la pire patate, le pire escroc qu'il y avait dans le genre. Un Italien du nom de Siffoné Rigoletti. Son père avait déjà fait dans l'opéra. Pas une



François Désalliers

très grosse carrière mais assez pour se faire « siphonner » (de là le prénom du fils) un assez gros motton par un imprésario véreux. Pour qu'un Italien se fasse siphonner son motton, cela en prend un super. Dans son cas, c'était un Marocain. Et dans le monde des crosseurs, il y a une hiérarchie. Ainsi, un Italien peut fourrer un Québécois, mais il se fera avoir par un Marocain qui lui se fera organiser par un Juif qui se fera plumer par un Grec. Et ainsi de suite, par en avant, par en arrière. (p. 17-18)

J'ai beau savoir qu'il y a un effet burlesque, à la « madame Poune », dans cet extrait, n'empêche que je ne peux me retenir de frémir devant l'humour (?) raciste qui s'y cache, comme si on n'allait jamais en finir avec les gags de *Newfies*, de blondes et autres insipidités débilitantes. Que dire de l'infantilisme des noms de famille qu'attribue Raymond Lévesque à ses personnages ? Bref, le « petit » sera super-vedette sous le nom de Lalonde au Québec, star sous le nom de « The Little Lafayette » au États-Unis, acteur de

films à Hollywood, dégradé parce qu'il va toucher les seins d'une jeune groupie, il va devenir chanteur itinérant dans les hôtels de luxe, prostitué de luxe et de misère, chanteur western sous le nom de « The Little Ranger », proxénète, exilé en Amérique du Sud, fermier, assassin, travailleur à Mont-Laurier, et suicidé de petite envergure ! J'en passe, et des plus belles. La vulgarité dans ce livre est partout, à tous les niveaux. Ainsi rencontre-t-on une madame Walker à propos de qui on nous dira : « Quand elle avait le goût de voir passer les hirondelles, elle se prenait un Noir [son mari,

on nous aura prévenus, avait « une petite quéquette grosse comme un cure-dents »]. Le même qui *shinait* les souliers du boss [à savoir le mari]. Celui-là avait deux jobs : quand il frottait pas d'un côté, il se frottait de l'autre. » (p. 23)

Les blagues politiques, vous demandez-vous, sont-elles du même ordre ? Le petit Lalonde n'étant pas écouté par des congressistes, son imprésario monte sur scène pour les « engueuler » : « Le pauvre s'énervait pour rien car le tout leur passait cent pieds au-dessus de la tête. Lorsque l'on est militant libéral, se faire insulter devient une seconde nature et être plein de mardo va presque de soi. » (p. 44) Bon, cessons ici. Le roman tourne à la grossièreté, n'a ni queue ni tête, prétend faire rire mais désole.

La prostituée devenue prêtresse

Je fais dans la joie, comme vous voyez ! *La naissance du monde* de Jean-François Somain se situe entre la bande dessinée, Bob Morane et le roman d'aventures pour ados, mais un roman qui serait revu à travers la lentille floue et brouillée d'un sociologue préoccupé par la prostitution en Orient, surtout infantile, et par la pédérastie (le tourisme sexuel et sa répression étant discutés ces temps-ci), au moment où une « catastrophe cataclysmique » est à la veille de se produire et que chacun court partout, en devisant à propos de vérités profondes et en jouant de ratiocinations abyssales. J'ai pas beaucoup aimé ça... Comme pour le roman de Raymond Lévesque, ce n'est pas le souci de vraisemblance qui embête ici l'auteur. Pourtant, Jean-François Somain fait tout pour que son écriture soit absolument anonyme, c'est-à-dire d'une redoutable banalité, parfaitement léchée, sans pics ni torsions. On fait dans la convention. Alors, que nous raconte-t-il ? Eh bien, d'abord ses deux personnages principaux tiennent de Mère Teresa qui aurait pris goût au dévergondage. Ça, c'est pas drôle. Elle, Christine Dumoulin, est mariée à Georges Arias. Elle aime l'Indonésie, elle

travaille pour une organisation presque charitable, elle gère « une opération [sic !] de microcrédit », elle aime le monde, baiser, mais elle est bonne. Lui, il essaie de diriger les travaux routiers d'infrastructure sur l'île de Palau Jantung, il est bon et il aime baiser. Bref, cent ans après l'éruption du Krakatau (1883), on s'apprête à célébrer ce que l'auteur appelle « le rite ancestral de la Naissance du monde ». Tout le roman devrait converger vers cette apothéose, culminer dans ce qui aurait bien pu être une orgie sans nom. Hélas ! On ne comprendra pas grand-chose à cette cérémonie, qui ne nous est pas présentée correctement, et on y croira encore moins. Parce que l'auteur pendant 268 pages se sera infiniment plus occupé de nous décrire un petit noyau de personnages qui gravitent autour de notre couple, tellement qu'il en a oublié de nous montrer vraiment les préparatifs de la fête, prétendument historique. Ainsi, il semble plus important que Christine rencontre, tout au début du roman, un pédophile allemand (dans ce roman, les étrangers ont de drôles d'attitudes) ; alors ni une ni deux, tout nus tous les deux dans la mer (on se croirait parfois dans un roman néo-granola, avec des saveurs de *peace and love* assez sucrées). Mais arrive une prostituée thaïlandaise qui s'avérera être « l'enfant du volcan », Anak Api, celle qui doit présider au fameux rite (chaque participant va y porter des guenilles, y faire des mantras, y entendre des chants, comme il se doit). Bref, elle a des dons. Je gage que le lecteur est surpris ! Elle peut provoquer des orgasmes par la pensée. Pratique. Si ce roman est si insupportable, c'est qu'il se perd en mille et une anecdotes sur le comportement sexuel indonésien, sur la corruption des fonctionnaires, sur les mœurs familiales, sur la polygamie, la prostitution, le fait qu'on donne des enfants en très bas âge comme travailleurs ou prostitués afin d'obtenir de l'argent. Mais cela est maintenant tellement connu que seule nous reste cette manière extrêmement légère, dirait-on, avec laquelle Somain aborde les problèmes. Cent fois il insiste pour qu'on comprenne qu'il ne veut pas « juger ». Soit, mais il faut tout de même qu'on saisisse la portée de ce qui là n'est pas « jugé ». Par exemple, cette remarque de monsieur Verneuil, homme éminent, président de la Fondation Van Horne qui va payer pour le tintouin rocambolesque dans le cratère du volcan (vous savez, le fameux rite !...) : « J'ai aussi visité des *sex-shops*. C'est surprenant, quand on vit dans notre prude Indonésie. La pornographie est une victoire de la démocratie : l'érotisme à la portée des masses. Avant, c'était réservé aux élites. » (p. 136)

Si je cite ce genre de passages, c'est que le roman en est plein. Faut-il encore s'étonner de cette autre remarque de Christine alors qu'une jeune fille vient de lui raconter qu'après avoir accepté de monter en voiture avec quatre étudiants, ces derniers l'ont menée dans une maison où huit autres gars les attendaient ; elle fut violée à deux reprises par les douze étudiants : « Christine ferma les yeux. Quelle expérience dévastatrice et cruelle, si loin de la petite orgie que Yenni avait peut-être souhaitée avec ses quatre copains. » (p. 205) Je ne veux surtout pas être bégueule, mais il y a de quoi se hérisser, pour le moins. Voilà un livre qui semble avoir été écrit pour que ce genre de théorie y soit débattue, bien plus que pour raconter une histoire. À cause de cet aspect provocateur, le livre est doublement artificiel. Réservé à ceux qui ont le goût de se faire dire à la fin du livre : « Ouvre tes yeux, ouvre ton cœur ! / Sois le monde et les étoiles et la lumière ! » (p. 252). Allergique, totalement !

